

devait fêter le retour du général Carbajal, le vaincu de San-Antonio. Les deux escadrons de contre-guérillas furent bientôt en selle et, malgré les dernières fatigues, lancés à la poursuite du chef de bandits. De son côté, l'alcade (ce qu'on sut plus tard) faisait secrètement prévenir Bujano que les *chinacos* (terme injurieux né des guerres civiles) de Français étaient sur le point de l'envelopper. En effet, toute la nuit on courut. A la pointe du jour, le convoi fut saisi à l'hacienda des *Alamitos*, à vingt-deux lieues de Tancasnequi ; mais le chef et sa troupe avaient disparu. La poursuite avait été ardente : on avait fait une marche forcée dans l'obscurité, à travers des plaines inconnues coupées de bois et de *barrancas*. Après la dispersion de la bande Bujano, la contre-guérilla continua sa marche ascendante vers San-Luis ; mais à mi-chemin de Tampico elle se rencontra avec une brigade appartenant à la division du général Mejia (1) : quatre mille Mexicains étaient entrés dans la ville de Tula. Leur présence sur ce point intermédiaire assurait définitivement la sécurité de la route de Tampico à San-Luis. La mission de la contre-guérilla était

(1) L'armée régulière comptait deux divisions mexicaines, la première sous les ordres du général Mejia, la seconde commandée par le général Marquez, tous deux ralliés à l'intervention française.

done terminée dans ces parages. A vrai dire, elle avait été aussi pénible que courte, car durant cette promenade militaire, où l'ennemi avait toujours opéré le vide devant nous, la maladie avait fait plus de ravages dans nos rangs que le feu des guérillas, dont pourtant l'inaction apparente fut de courte durée.

Avant la fin de juin 1864, en effet, le pays retentit de sinistres nouvelles. Huejutla, la ville rebelle où s'étaient réfugiés Pavon et tous les mécontents, avait entraîné sous le drapeau de la révolte la Huasteca, qui s'était levée de nouveau tout entière. Ozuluama et Panuco, pour la troisième fois, avaient déchiré leur pacte et s'étaient prononcés en faveur de Juarès en fêtant le fameux Noriega, qui, chassé des montagnes de l'État de Puebla par le 3^e zouaves, venait de faire irruption dans le pays à la tête de ses *plateados* (1). Le général Moreno, commandant militaire de toute la Huasteca au nom de l'empereur Maximilien, s'était sauvé la nuit, désertant son poste, sans même essayer la résistance : ses lieutenants l'avaient suivi.

(1) Les *plateados*, les bandits les plus audacieux du Mexique, sont réputés pour la richesse de leurs vêtements et de leurs armes surchargés d'argent (*plata*). Ils ont l'habitude de s'élaner de leurs montagnes comme l'oiseau de proie, et après leurs coups de main entraînent leurs prisonniers dans la *sierra* jusqu'à payement de fortes rançons.

Seul, San-Martin, village indien envahi par les insurgés, avait pris les armes pour lutter ; lâchement abandonné par le colonel Velarde, le second du général Moreno, il avait subi les horreurs du sac. Les impérialistes étaient partout en déroute, et les gardes nationales de nouvelle formation avaient abandonné les armes qui leur avaient été confiées, sans brûler une cartouche. De tous côtés arrivèrent des messages implorant le secours de la contre-guérilla. De plus, les *hacenderos* s'engageaient à lever tous leurs serviteurs et à marcher en tête des Français. La route de San-Luis était désormais libre. Le colonel Du Pin leva donc le camp, et, se jetant brusquement sur sa gauche, pénétra dans la Huasteca en passant le 21 juin sur la rive droite du Tamesis. La contre-guérilla prit la direction de Huejutla, où s'étaient concentrés les libéraux réguliers et toutes les bandes insurgées.

Il n'y a point lieu d'énumérer les divers incidents de cette expédition, où la Huasteca fut sillonnée dans tous les sens. Un mois entier se passa en marches et en contre-marches, nécessaires à la pacification des *pueblos* que nous avons déjà traversés avant le combat de San-Antonio. Parfois on rencontrait encore des peuplades ignorées et ignorantes des Européens. On se faisait jour à travers les forêts vierges. Tantôt les contre-guérillas appa-

raissaient sur les crêtes de montagnes volcaniques, flamboyantes de lumière sous le soleil couchant ; tantôt ils s'enfonçaient dans des vallées mystérieuses. Cependant l'ennemi ne perdait pas un seul instant de vue notre colonne en marche, et cinq fantassins de la contre-guérilla Prieto, attardés à l'arrière-garde, furent enlevés silencieusement. Longtemps leur mort resta le secret de la brousaille ; plus tard, des révélations apprirent quels cruels supplices ils avaient endurés. C'était bien là dans tous ses hasards, dans toutes ses fatigues, la vie de partisan. Chaque nuit alertes et embuscades, de temps à autre on capturait des bandits qu'on passait par les armes. Aujourd'hui abondance de fruits et de bétail, demain la misère dans le vrai pays de la soif. A mesure que la contre-guérilla gagnait du terrain, les Indiens grossissaient spontanément notre colonne dans l'espoir de raser Huejutla, qui leur avait déjà causé tant de dommages ; mais le zèle des *hacenderos* s'était refroidi. Chacun d'eux trouvait un prétexte pour ne pas prendre un fusil. En revanche, les populations indiennes nous revoyaient avec plaisir, et leur enthousiasme était de bon aloi.

Le colonel Ortiz, lieutenant du général Moreno, avait été un des plus ardents en parole à châtier l'audace des libéraux. Dès qu'il eut la conviction

que des forces françaises descendaient de Mexico et que d'autres remontaient de Tampico, se sentant à l'abri, il rentra dans les gorges de la Sierra-Gorda, cette chaîne la plus montagneuse du Mexique, qui traverse l'ouest de la province de San-Luis-de-Potosi. Moreno, qui était le commandant militaire de la Huasteca, était aussi celui de la Sierra-Gorda ; mais en vérité ce double titre était bien illusoire. Pouvait-il en être autrement ? Ce général a la réputation bien légitimement gagnée du chef mexicain le plus souvent mis en déroute. En un pays où les revers même se changent presque toujours en victoires, c'est un trait assez significatif. D'ailleurs son caractère, sa physionomie, ne s'accordent que trop bien avec les faits. D'un âge déjà mûr, il consacre tout son temps aux soins de sa personne et d'une chevelure qui noircit à mesure qu'il vieillit. Clérical et républicain tour à tour, il sert volontiers tous les partis moyennant prime. Quelques années auparavant, le général Mejia, aujourd'hui général en chef de l'armée austro-belge-mexicaine, après avoir enlevé Tampico aux libéraux, en avait confié le commandement à Moreno, qui jura de mourir à son poste. Les républicains parurent bientôt aux portes de la ville : Moreno la leur vendit au prix de 17,500 piastres (92,500 francs), payables moitié

comptant, moitié en billets à son ordre, qu'il s'empressa par prudence de faire escompter à la caisse de M. Lastra, le riche négociant de Tampico. Qu'on ne s'étonne donc plus de ces défaillances inouïes que l'armée mexicaine vient d'enregistrer parmi les partisans du nouveau régime, puisque Moreno, malgré ses antécédents, était redevenu commandant militaire de deux États pour le compte de l'empereur Maximilien.

De tous les chefs impérialistes battus par les gens de Huejutla, malgré le devoir et l'honneur, malgré toutes les promesses faites, deux seulement rallièrent la contre-guérilla, accourue à leur secours. Moreno se présenta avec vingt-huit officiers, vingt-trois fantassins et quinze cavaliers ! Le colonel Velarde apparut avec trente et un cavaliers, dont quatorze officiers ! C'étaient là les derniers débris d'une brigade entière qui s'était dispersée à San-Martin devant une poignée d'assaillants. Il restait encore trois étapes à parcourir pour arriver au pied de Huejutla, dont l'attaque devait payer à la contre-guérilla le prix de cinq semaines de fatigues et de privations excessives ; mais l'honneur de prendre cette véritable place forte fut réservé à d'autres plus heureux (1). Le 25 juillet 1864, une

(1) Ce fut le lieutenant-colonel Tourre, du 3^e zouaves, ré-

dépêche du général en chef donnait l'ordre au colonel Du Pin de réunir toutes ses troupes à Tampico et de marcher en toute hâte sur Vittoria, pour soutenir le mouvement offensif du général mexicain Mejia. La grande expédition du nord, qui mit en mouvement, à la fin de juillet 1864, l'armée franco-mexicaine, allait commencer. La contre-guérilla, après avoir parcouru nuit et jour à l'époque la plus brûlante de l'année près de deux cents lieues de terres chaudes en moins de six semaines, après plusieurs heureux engagements, après avoir misérablement vécu, puisqu'elle ne traînait jamais avec elle aucune provision, reprit en toute hâte la route de Tampico.

Pendant que la contre-guérilla se dirigeait vers cette ville, le chef juariste Noriega, à la tête de cent cinquante chevaux, faisait précisément une vigoureuse pointe vers la mer, dans l'espoir de surprendre et de piller Tampico, qu'il croyait sans défense. A peine les *cargadores* eurent-ils signalé son arrivée à Pueblo-Viejo, bourgade située sur la rive droite du Tamesis, en face du port, que deux pelotons de notre cavalerie, restés en garnison

ceci est victime de son dévouement dans un incendie à Mexico, qui, descendu de cette capitale à la tête de zouaves et de hussards, s'empara de Huejutla après un combat aussi brillant que meurtrier.

dans Tampico, s'élançèrent à sa poursuite. La rencontre fut sanglante ; mais les *plateados* laissèrent vingt-deux cadavres dans les champs, vingt-neuf chevaux, lances et mousquetons. Le capitaine Perez, pris avec un de ses *plateados*, fut passé par les armes. Ce nouveau succès fut le bienvenu au milieu de la contre-guérilla en marche sur Tampico ; il nous fut annoncé par le courrier chargé des paquets d'Europe. Au commencement d'août 1864, la colonne expéditionnaire rentra dans ses quartiers de Tampico. Elle avait besoin d'un court repos. Cependant les partisans *colorados* ne désaprenaient pas le métier de coureurs de bois, toujours prêts aux incursions en pays ennemi. Depuis quelque temps, une guérilla commandée par un nègre nommé Roman s'embusquait sur les rives du Tamesis, arrêtait au passage les bateaux qui sillonnaient le fleuve, et ne relâchait les bateliers qu'après les avoir pillés et rançonnés. La retraite de ces bandits était cachée au fond des bois, au rancho du Caïman, où ils se croyaient en sûreté, grâce à la distance de dix-neuf lieues qui les séparaient de Tampico. Une nuit, on courut sus à la bande. Cinq de ces brigands furent enlevés, garrottés et conduits à Tampico. Dans le nombre, on retrouva deux déserteurs mexicains. Le colonel Du Pin les condamna tous à être pendus, sur la

grande place de la Douane, au *farol* (grand candélabre situé au centre) et aux réverbères des quatre angles. Au coucher du soleil, les trottoirs étaient couverts de curieux. Parmi les coupables étaient un père et son fils. A la lecture de l'arrêt, pas un des condamnés ne broncha. Le prêtre récitait ses litanies : le père et l'enfant, au moment d'un adieu suprême, n'eurent même pas la pensée d'une dernière étreinte. Le jeune homme, avec un cynisme révoltant, railla la maladresse des exécuteurs, inhabiles dans l'art de manier le nœud coulant, art dont il possédait, disait-il, la pratique à fond; puis de ses propres mains il se passa la corde autour du cou, et, comme il était gêné par les rayons du soleil, abaissé à l'horizon, il demanda comme dernière grâce qu'on lui tournât la tête du côté du levant pour ne pas souffrir de la réverbération dans ses derniers moments. La race mexicaine, métis et Indiens, est d'un calme effrayant et sinistre devant la mort. Rarement elle demande grâce à l'approche du dernier coup. Pour ces hommes, passer de vie à trépas est une petite affaire. Leur temps est fait ici-bas; ils ont pris la somme de jouissances et de peines qui leur était réservée. Absurde fatalisme qui nous présage de longues et terribles luttes! Jusqu'au lendemain matin, les cadavres se balancèrent au bras des lan-

ternes sous le souffle de la brise de la mer. Cette exécution causa quelque émoi à Tampico. Quoique approuvée au fond, dans la forme elle excita des plaintes qui eurent de l'écho jusqu'à Mexico. Le général en chef interdit désormais ce mode de châtimement, en vigueur du reste dans toute l'Amérique, et ordonna de déférer aux cours martiales tout guérilla pris les armes à la main.

Cette concession, dictée par des principes d'humanité, a eu de fâcheux résultats dans un pays habitué à la pendaison et où il est nécessaire d'agir fortement sur les esprits. Ce genre de supplice, expéditif d'ailleurs, laisse après lui une salutaire terreur. Aux yeux des Mexicains, l'exécution par le fusil est presque un honneur militaire. Le supplice par la corde n'a été inauguré par nous que lorsque depuis longtemps déjà les guérillas tuaient ainsi nos prisonniers de guerre en prolongeant le martyre de leur agonie par des raffinements de cruauté. Malgré ces atroces sauvageries, les Français peuvent être fiers d'être restés impassibles en rendant la justice. Toujours la passion s'est tue pour laisser parler la conscience, qui seule dictait l'arrêt de mort ou de délivrance. Le soir de cette exécution, lorsque la foule fut écoulée, toutes les jalousies des maisons situées aux angles de la place de la Douane se fermèrent malgré une chaleur étouf-

fante, excepté celles d'un café qui est le seul rendez-vous du monde élégant de Tampico et de tous les chefs de guérillas ralliés ou déguisés, le café Reverdy. L'animation y fut grande. Reverdy seul, au milieu des menaces sourdes qui éclataient par moment contre l'auteur de l'exécution, restait souriant. Reverdy est presque un personnage qui mériterait les honneurs d'un portrait. D'origine française, établi depuis vingt-sept ans à Tampico, c'est un type curieux et amusant qui connaît toutes les traditions du pays aussi bien que les haines des partis. Ce vieillard affable vit en bonne intelligence avec tous les chefs qui successivement s'emparent de la ville et viennent se désaltérer chez lui. La maison Reverdy a résisté à la guerre des États-Unis. Grâce aux croiseurs qui bloquent rigoureusement tous les ports, les chargements de glace ont manqué à Tampico ; malgré ce dur mécompte pour les amateurs de boissons réfrigérantes, l'établissement est toujours fréquenté, car c'est là que se traitent toutes les affaires de commerce ; c'est là qu'on apprend toutes les nouvelles du jour, qu'on entend toutes les sonneries du télégraphe qui domine la douane pour se relier avec celui de la barre, et qui, à l'aide de pavillons multicolores disposés en signaux, prévient les courtiers maritimes s'il y a *vela al sur* ou *al norte* (voile au sud ou au nord),

ou si, grâce à la mer et au vent, la *barra* est *cruzada* ou *buena* (si la barre est croisée ou bonne à franchir). En matière politique, Reverdy garde toujours un profond silence ; mais je le crois sceptique, car, en apprenant le départ de la contre-guerrilla, qui s'en allait pacifier le Tamaulipas, il est sorti de sa réserve, il a souri légèrement et a prétendu que les millions dépensés au Mexique étaient de l'argent perdu. N'y avait-il pas un fond de vérité dans cette réflexion humoristique ? La France ne possède-t-elle pas des colonies auxquelles ces millions eussent été bien autrement profitables ? Ce qui est certain, c'est que toutes ces campagnes, tous ces combats, notre séjour même dans les villes du Tamaulipas, ne révélaient que trop à la contre-guerrilla deux faits significatifs : l'esprit hostile des populations mexicaines, la froideur de nos propres compatriotes, qui se demandaient avec appréhension quels seraient les résultats de tant de luttes et de fatigues.